Document generated on 10/11/2024 10:12 p.m.

24 images

Le visible est le caché

Marie-Claude Loiselle

Number 181, February–April 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84939ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Loiselle, M.-C. (2017). Le visible est le caché. *24 images*, (181), 32–33.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

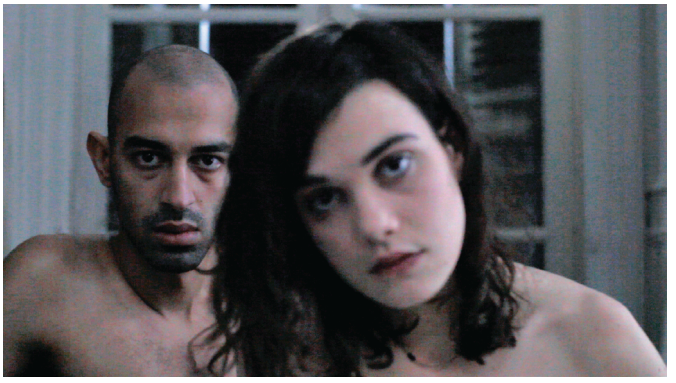
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le visible est le caché[1]

par **Marie-Claude Loiselle**



Depuis le 6 décembre et jusqu'au 1er avril, un cycle consacré aux cinéastes français Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval, composé de deux installations et d'une rétrospective, est présenté de concert par la Cinémathèque québécoise et la galerie Dazibao[2]. Ce cycle de quatre mois précède une grande exposition que le Centre Pompidou à Paris consacrera prochainement à l'ensemble de l'œuvre de ces cinéastes, et qui comprendra notamment les installations que nous avons la chance de voir cet hiver à Montréal.

Entre ces deux installations, un fil conducteur : la chasse à l'homme à travers l'Histoire et les traces que les traques prédatrices ont laissées sur nos imaginaires. *Naigo !*[3] d'abord est constitué de 87 extraits tirés de l'histoire du cinéma des années 1930 à aujourd'hui. Chasses esclavagistes, aux Juifs, aux pauvres, chasses policières ou prédatrices. Chasse perpétuée jusqu'à nos jours contre les migrants réduits à l'état de clandestins, expulsés de l'ordre commun. Violences auxquelles répond une fugue sans fin qui conjure cette force de mort en remettant le monde en mouvement. Mouvement circulaire d'une infinie libération.

Et entre les 21 longs et courts métrages présentés à la Cinémathèque (30 janvier au 16 février 2017), sélectionnés dans une filmographie qui en compte une cinquantaine, une énergie, un embrasement communs réunissant en un même corps les femmes et les hommes qui cristallisent à l'écran une expérience sensible du réel éprouvée dans l'intensité du moment : sans-abri en pleine guerre contemporaine, sans-papiers Africains vivant eux aussi une vie de tranchée, danseurs de Brazzaville et chanteuse de rue de Sao Paulo prodiguant le feu d'une mémoire soudée aux corps, jeunes de Paris ou de Lyon retirés dans les replis d'une société prédatrice, jeunes Afghans, Syriens ou Érythréens qui, dans la « jungle » de Calais, inventent pour un monde à venir des formes inédites de vie en commun. Il ne s'agit plus de savoir si nous sommes du côté de la fiction ou du documentaire, tout étant ici ramené au corps même du cinéma qui, de film en film, se fortifie toujours plus en souffle, en sensations, en imprudence, en mystère pour gagner un irréductible pouvoir de réinvention et de révélation de notre temps.

Les œuvres des cinéastes Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval libèrent de nouvelles manières de faire, de penser, d'expérimenter et de nous entraîner avec elles dans le devenir du cinéma. Dans la fulgurance des instants qu'elles captent, chacune cristallise une expérience du monde, intime et vraie, agissant comme contrepoison aux violences du présent. Le cinéma traditionnel et ses modes de narration se sont épuisés, et cette évidence exige pour eux de retrouver quelque chose de la brûlante nécessité d'un art primitif, toujours (re)naissant. Or c'est par la rencontre du cinéma, de la danse, du théâtre, de la musique, des textes, des époques, des récits, au moyen de nouveaux outils, qu'ils font surgir une multitude de connexions sensibles ayant le pouvoir de transformer poétiquement et politiquement nos perceptions et notre rapport au monde.

Au cœur de ce cinéma, la jeunesse toujours et sa puissance révolutionnaire, intime, venue de très loin. Puissance qui la précède et la dépasse, qu'elle transporte avec elle de siècle en siècle et qui pénètre le cœur de cette jeunesse d'une conscience tragique – lorsque celle-ci ne se laisse pas déposséder d'elle-même. « Nous les derniers, les tard-venus, pourquoi est-ce que nous sommes venus ? » – « On peut se demander si nous ne sommes pas venus pour nous débarrasser de tout l'encombrant cadeau des existences qui nous ont précédés et accompagnés durant si longtemps », disent Carmen et Hussain dans ***Low Life***. C'est peut-être en raison de cette conscience que dans les films de Klotz et Perceval

chaque corps semble habité par plus d'un être. Cela était vrai pour Louisa, Simon, Mathias Jüst dans ***La Question humaine***, ce l'est encore aujourd'hui pour la jeune femme qui disparaît dans la sylve mouvante de ***Mata Altântica*** comme auparavant dans ***Low Life*** pour cette Antigone moderne qu'est Carmen ou Charles (redonnant vie au suicidé du ***Diable probablement*** de Bresson). Comme si chacun d'eux portait une trace diffuse de ce que les cinéastes exploraient en se saisissant de *Quartett* de Heiner Müller pour réaliser deux films-atelier (présentés le 13 février), soit un peu de cette identité démultipliée, disloquée, diffuse par laquelle nous plongeons plus avant dans un entremêlement de voix et d'histoires pénétrées d'un rapport permanent à l'Histoire. Métamorphoses, mutations, disparitions. Il y a dans chaque être qui peuple leur cinéma ce pouvoir de renaître sous des formes nouvelles et fugaces. Si *phasma* signifie *fantôme* en grec, on peut dire qu'ils forment tous ensemble une communauté « phasmatique » qui, tout comme celle des migrants et des exilés sans-papiers, hante notre monde et se dérobe au pouvoir par de multiples modes d'esquive. Communauté de l'*interzone* libérée du champ du visible, mue par un feu intérieur, tels les promeneurs nocturnes de ***Zombies*** contemporains des amants de ***Low Life***, poursuivis par ces forces noires qui, comme hier, cherchent toujours à dévorer leur âme pour les transformer en morts-vivants, mais qui demeurent unis par des liens fraternels et amoureux.

Croisements, correspondances, strates de vie superposées. Dans un regard, tant d'histoires de maléfices et de libération. Dans des paroles ou des corps enlacés, sous le ciel de ***Low Life***, dans la ville de fortune du Gai savoir, au milieu des feuillages frémissants de ***Mata Atlântica***: les lueurs d'un autre monde possible sous les espoirs consumés de l'ancien. Et dans la couleur vivante de chaque plan, dans une lumière comme tirée de l'obscurité du monde, du présent, une manière de se glisser auprès de ceux dont nous ne nous distinguons plus en les regardant, en les écoutant. Cette lumière-là se pose moins sur les corps et les visages qu'elle vient révéler ce qui brûle en eux. Le cinéma alors se libère lui aussi du champ du visible pour rejoindre les réalités dérobées, fugitives, intérieures. Nous sommes à la fois dans l'image, dans la parole, et autour, derrière, au-delà. Dans l'espace charnel de ces corps indociles qui nous appellent.

* * *

À l'origine de l'exposition présentée à la galerie Dazibao, il y a le scénario d'un film à venir: *Cérémonie*. Ou plutôt, *Feuilles rouges*, la nouvelle de Faulkner qui a fait naître le désir de ce film rêvé, projeté vers l'Histoire, vers aujourd'hui et demain. Cette nouvelle raconte la fuite d'un esclave noir qui, à la mort de son maître, tente d'échapper à une tradition (chickasaw) voulant que l'esclave soit enterré avec son maître et son cheval. Hanté par ce récit souterrain comme par une sorte de rayonnement fossile, une multitude d'histoires de chasse à l'homme et de dérobades, de captures et de libération, rassemblent les hommes et les femmes qui peuplant les trois parties de la présente installation.

Ici encore, des corps indociles: celui, multiple, des *Lucile*. Leur présence solaire et radieuse veille sur l'installation, et nous accueille dans l'espace de la galerie dès le pas de la porte franchi. Que ces Lucile soient portées par la voix ou le corps d'une jeune femme de Paris, de Rio ou de Montréal[4], elles apparaissent comme autant de sœurs de la Lucile révolutionnaire et libre de Büchner (celle de *La Mort de Danton*) venue ici à la rencontre d'une réincarnation du Sasportas de *La Mission* de Müller – ancien esclave noir devenu révolutionnaire sous la Révolution française. On trouve dans le cinéma de Klotz et Perceval toute une communauté de femmes indociles, telles Ophélie de *Hamlet-Machine* (Müller encore), Antigone, ou quelque combattante républicaine espagnole qui habitent le corps de Sophie et de Carmen dans ***Low Life***. Ces femmes « sauvages », ces survivantes, ce sont aussi celles qui peuplent la nuit de *Je sais courir mais ne sais pas m'enfuir*. Blonde ou noires apparitions, c'est en ravivant des liens fraternels avec le jeune migrant pourchassé qu'elles renversent, l'espace d'un instant, le sort jeté contre l'homme noir depuis des siècles en même temps qu'elles suppriment le pouvoir de la capture faisant d'une prostituée une proie. Ces femmes appartiennent aussi à d'autres temps, d'autres nuits. Temps démultipliés, indéfinis qui, dans les ruelles de Barcelone comme dans la boucle de cette installation, se regardent, s'entrechoquent et se répondent au-delà des époques.

Tout est lié dans l'Histoire comme dans les récits éclatés, non linéaires, qui se croisent dans les trois œuvres présentées, dans la conjugaison des forces de l'esclave noir d'hier et du migrant « clandestins » d'aujourd'hui, du mendiant de *Je sais courir...* et des sans-abri de *Paria* que nous retrouvons aux côtés des Africains sans-papiers de ***La Blessure*** dans *Nous ne figurons pas dans le paysage*. Monde de présences miraculeuses et de voix mêlées. Voix d'une humanité que de multiples mouvements rassemblent dans un seul espace où nous, spectateurs, circulons. Ici comme partout dans l'œuvre de Klotz et Perceval, quelque chose *circule* entre l'Histoire et l'intime, entre le passé et l'avenir, entre les événements et la mémoire que le cinéma en retient, qui modifie notre manière de les regarder. Quelque chose qui rêve (politiquement) le cinéma en ouvrant de fabuleux espaces de liberté pour l'imagination.

Ce sont ces espaces de circulation que viennent éclairer les photomontages qui suivent. Porté par cette belle idée que la présentation d'un ensemble de films – comme celui qui a été proposé à la Cinémathèque québécoise – constitue moins un regard rétrospectif que prospectif dirigé vers l'avenir, cet *atlas* vise avant tout à ouvrir lui aussi des perspectives nouvelles. Par un travail d'extraction et de remontage de photogrammes, il révèle quelques liens, réseaux de sens, chocs et lignes de fuite que la singularité du cinéma de Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval ne cesse de propager au cœur du contemporain. 24

1. Ce titre est emprunté à un texte de Jean-Christophe Bailly publié dans *Le parti pris des animaux*, Christian Bourgois Éditeur, Paris, 2016.
2. http://dazibao-photo.org/fr/upcoming/klotz-perceval-fr
3. *Najgo!*, qui a introduit le cycle, a été présenté du 6 décembre 2016 au 9 février 2017 dans la salle Norman McLa-ren de la Cinémathèque: http://www.cinematheque.qc.ca/fr/najgo-des-histoires-de-chasse-lhomme-et-de-films-dhorreur?date=2016-12-10
4. Pour l'installation présentée à la galerie Dazibao, les cinéastes ont tourné un court film intitulé *On danse pour être ensemble* avec la danseuse Sophia Gaspard, qui a également donné une performance improvisée le soir du vernissage. Une deuxième performance aura lieu lors de la Nuit blanche, le 4 mars à 19h.